

L'automne dans les Cantons de l'Est

Robert Mélançon

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

L'histoire vécue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30495ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mélançon, R. (1983). L'automne dans les Cantons de l'Est. *Liberté*, 25(3), 132–139.

ROBERT MÉLANÇON

L'AUTOMNE DANS LES CANTONS DE L'EST

Ce premier dimanche d'octobre, nous allions voir l'automne. Il faisait doux et des trouées de soleil dans le ciel gris faisaient bouger l'espace. Nous avons projeté d'aller déjeuner à *la Licorne bleue*, à Saint-Armand. Nous avons quitté Montréal par le pont Champlain et nous avons pris la route 35 vers Iberville. Nous savons par cœur l'autoroute des Cantons de l'Est jusqu'au lac Brome, et tout ce pays de montagnes et de rivières, de forêts, de fermes et de villages de bois qui s'étend jusqu'à la frontière américaine entre la baie Missisquoi et le lac Memphremagog, dans le rectangle irrégulier formé par les anciens cantons de Saint-Armand, Dunham, Brome, Bolton, Sutton, Potton. Ces noms disent qu'à l'exception de Saint-Armand, qui correspond à peu près à une seigneurie du Régime français (mais au nord du lac Champlain, elle n'avait qu'une vocation militaire et elle ne fut vraiment colonisée qu'au XIX^e siècle), ce territoire fait partie des *townships* concédés aux Loyalistes vaincus par la Révolution américaine. C'est un prolongement de la Nouvelle-Angleterre, et à certains égards la frontière officielle avec le Vermont et le New Hampshire — guère plus qu'un trait à la règle le long du 45^e parallèle — y semble moins évidente que la différence avec les plaines du Saint-Laurent et du Richelieu. Cette différence est bien atténuée aujourd'hui, mais longtemps les Cantons de l'Est ont été tournés vers Boston plus que vers Montréal, ne serait-ce que par un refus d'allégeance mêlé de fascination pour la République américaine.

Nous allions donc à Saint-Armand pour un très bon restaurant et pour cette route le long du Richelieu, que nous ne connaissions pour ainsi dire pas et dont nous attendions un paysage moins familier puisque notre excursion n'avait d'autre raison que d'observer l'automne. Eh bien! cette route nous a servis! Saint-Luc, Saint-Jean, Iberville, de part et d'autre du Richelieu, forment une grande banlieue lâche renversée dans la campagne. Cela se prolonge, de chaque côté de la route 133, jusqu'au delà de Sabrevois, en un cordon de garages, comptoirs de hamburgers, maisons mobiles, constructions indéfinissables à mi-chemin de la maison de ferme, du split-level de série et du chalet, dans lequel l'ingéniosité bricoleuse a engendré un baroque mêlant le contreplaqué, la brique vernie, le stuc, le bardeau d'aluminium et des spirales de fer forgé. Ce n'est pas encore l'horreur sans nom du boulevard Taschereau entre Longueuil et Greenfield Park, ou du boulevard Bourque à l'entrée de Sherbrooke. Mais cela viendra, fatalement, dans dix ou vingt ans, puisque cette dégradation effrénée semble ici la loi du développement urbain. Le pays autour de Montréal offre naturellement une beauté à laquelle il n'y a rien à reprendre: de très anciennes montagnes ont été aplanies, rabotées par les glaciers qui ont laissé des milliers de lacs et de rivières; elles ont été adoucies par l'érosion, elles forment des vallées où on ne sent pas à l'étroit entre des sommets écrasants, elles surgissent des terres basses du Saint-Laurent comme les lieux autour desquels s'ordonne un paysage évidemment fait pour être habité. Comme si nous haïssions cette beauté, nous y jetons des villes désordonnées, mal centrées, des banlieues interminablement étirées, faites comme pour la défigurer, et de toutes façons lui tournant dos. Montréal ignore le fleuve; Sherbrooke cache ses deux rivières et ses collines; à la sortie de Sutton, sur une hauteur qui domine une éblouissante vallée, un garage trône comme un effort vers la laideur. A défaut de

l'automne dans la vallée du Richelieu, au sud d'Iberville, nous avons traversé cette lente décomposition, cette dégradation d'un lieu dont on devine encore par endroits la beauté native. Qu'on parle donc ensuite de la mélancolie des feuilles mortes! La mort à l'œuvre, l'automne distillant un philtre de poubelle, c'était l'Halloween du progrès laissant tomber ses bungalows et ses quick-lunches à gauche et à droite sur des kilomètres: «*Fair is foul, and foul is fair; hover through the fog and filthy air*».

A Henryville, puis vers Saint-Sébastien, la route se dégage et on aperçoit au delà d'une grande plaine les montagnes de Sutton, bleutées, comme accrochées en l'air ainsi que des nuées permanentes qui exhaustent l'horizon et paraissent s'amasser pour on ne sait quel orage immobile. On se met à respirer, on s'échappe du carnaval du progrès. Mais nous n'étions vraiment plus d'humeur, les enfants s'impatientsaient, et nous apprendrions que *la Licorne bleue* avait fermé, et il faudrait chercher un restaurant dans des villages où il n'y en a pas, jusqu'à Sutton où nous aboutirions au milieu de l'après-midi. Ce serait toutefois après avoir parcouru un chemin de gravier désert entre Frelisburg et Abercorn, pour traverser les monts Pinnacle (Little Pinnacle, North Pinnacle, East Pinnacle) dont la splendeur sauvage, qui se renouvelle à chaque détour, fait vite oublier une toponymie sans imagination: dans la lumière mobile de ce dimanche d'octobre, c'étaient des pentes se coupant en tous sens et cette fête pourpre, jaune, rouge, rose, orangé, vert, roux, cette exubérance de tous les tons du végétal jetés à la fois, qui était l'objet de notre excursion. Plus tard, en rentrant à Montréal, nous rejoindrions l'autoroute des Cantons de l'Est par Iron Hill, où quelques fermes de bois blanc, coupant des collines boisées, ouvrant à de vastes perspectives vers le lac Brome et les coteaux de Bolton, offraient cette chose la plus rare ici: un paysage habité qui soit beau.

Il est vrai que cette beauté reste fragile, et que la présence humaine n'y paraît pas assurée. Il faudrait peu d'années sans soins constants pour que la forêt

recouvre à nouveau les cultures et pour que ces maisons de bois s'écroulent, pourrissent, retournent littéralement à la terre. L'histoire est sans épaisseur ici. L'intervention humaine semble n'avoir touché que la surface du monde, sans retirer à une nature encore largement sauvage son énorme puissance, la tenant simplement à distance sans la domestiquer, la craignant et la haïssant plutôt que de nouer avec elle cette amitié qui fait la vie civilisée. Presque toujours notre intervention est brutale, sans égards: nous traçons nos routes à la dynamite, nous abattons les arbres dès qu'ils atteignent leur stature, nous aplanissons nos terrains au bulldozer, et nous ne semblons pas concevoir de plus parfait jardin qu'une table de gazon tondu bien ras avec deux ou trois plates-bandes d'œillets d'inde ou d'impatiences sur quoi le soleil tape. D'une certaine façon, ce pays n'est pas encore habité. On y campe, s'installant dans le provisoire, construisant et démolissant des habitations faites pour ne pas durer. Le moindre village d'Europe fait plus lourd, plus solide, plus assuré qu'une ville même comme Montréal, où tout paraît provisoire, improvisé, neuf et presque aussitôt défraîchi. Même les monuments de cette ville valent au mieux comme un décor d'opérette, comme une métaphore de l'ailleurs: le petit Manhattan du boulevard Dorchester et de la rue de Maisonneuve, la toute petite Europe du Vieux-Montréal, la caricature appliquée de Saint-Pierre-de-Rome qui tient lieu de cathédrale. Certes je pourrais dire, moi aussi, que les rues de cette ville sont *«les entrailles de mon âme»*, je pourrais louer cette beauté qui ne se livre pas d'emblée, sa lumière mystérieusement froide, grise et verte, dont j'ai la nostalgie sitôt que je la quitte; je pourrais énumérer les raisons que j'ai de la préférer à toute autre, de l'aimer d'un amour irraisonné qui s'alimente de ses déceptions autant que de ses bonheurs. Mais je dois avouer d'abord sa fragilité, son peu de réalité. Quand je m'y promène, à chaque carrefour je me trouve devant des édifices qui pourraient être démolis, qui le seront tôt ou tard ou, pire, qui seront rénovés à la

dernière mode jusqu'à en devenir méconnaissables, parce que cette ville n'est pas faite pour durer, et qu'elle ne dure paradoxalement qu'en défaisant sans fin ce qu'elle a été.

Cette impermanence, bien sûr, c'est celle du Nouveau Monde, plus exactement sans doute de l'Amérique du Nord, et elle ne caractérise pas Montréal ni le Québec. La forêt — la forêt vierge comme aux premiers jours du Nouveau Monde, s'imagine l'automobiliste qui emprunte l'autoroute 89 vers Boston — recouvre à nouveau ces trois quarts du Vermont et du New Hampshire qui avaient été défrichés à la fin du XIX^e siècle, et il n'est pas rare d'y rencontrer, au détour de ce qui n'est plus qu'une piste d'animaux, quelques vestiges d'un village abandonné, un mur d'épierrement en bordure de ce qui fut un champ, la margelle d'un puits, quelques restes des fondations d'une maison évanouie. Des comtés de la Nouvelle-Angleterre sont ainsi retournés à l'état sauvage, après avoir été colonisés souvent de longue date. Les exemples du même genre ne manquent pas ici non plus. Ainsi Val-Jalbert au Lac Saint-Jean: village *modèle*, bâti tout d'un trait en 1901 autour d'un moulin à pulpe par la volonté ou le caprice d'un industriel, il a été déserté en 1927 à la fermeture de l'usine comme on jette un objet quelconque qui n'a plus d'usage; il a été partiellement restauré à des fins touristiques, on le visite l'été, mais qui prétendrait que ce spectacle peut tenir lieu de vie réelle? Sans doute ce n'est là, de façon abrégée, selon un rythme frénétique, qu'un cycle somme toute universel. Rome ne fut au Moyen Age qu'un gros bourg de 13 000 habitants menant paître leurs vaches sur ce qui avait été le Forum. Aujourd'hui, au Cambodge, quelques années sous les Khmers rouges ont suffi pour que la population soit décimée, pour que se perde avec 400 000 livres et manuscrits presque toute la littérature cambodgienne classique, et pour que les temples d'Ankhor souffrent plus de dégradations qu'en des siècles d'oubli. Bien sûr ces rythmes changent la

nature de ce cours du temps, et l'abandon en quelques années, par stupidité, par incurie, d'un village de colons paraît dérisoire en regard de l'écroulement d'un empire ou du massacre de tout un peuple. Est-ce si différent pourtant?

Notre présence est tellement précaire à la surface de la planète. Faut-il reprendre la comparaison, passée en lieu commun, de l'instant historique, trente ou quarante siècles tout au plus, avec la durée inimaginable au point d'en devenir abstraite des cinq cent mille années de préhistoire? Et opposer encore celle-ci aux immensités géologiques? Qu'est-ce que même l'Égypte et l'interminable succession de ses dynasties en regard des millénaires sans annales du paléolithique? Depuis qu'en 1828 Boucher de Perthes a exhumé des alluvions de la Somme les premiers silex taillés, nous pouvons doubler la méditation classique sur le sort de l'homme perdu dans l'espace infini, d'une méditation sur des durées sans proportion avec sa vie: à certaine échelle, on date au carbone 14 et on mesure les distances en années-lumière. Dans l'un et l'autre cas nous nous trouvons jetés dans un univers qui n'est pas à notre mesure, dont nous ne semblons qu'un accident ou une erreur.

Cette fragilité, cette précarité humaine, cette insignifiance en regard du monde, on la perçoit plus vivement ici que dans l'Europe aux vieux parapets. Nos maisons, nos villes, nos villages, nos chemins, tout ce que nous avons construit, tout le produit de l'activité de nos générations, tout ce qui s'inscrit dans nos registres, cela existe à peine, comme un décor de théâtre, comme le chapiteau d'un cirque ambulante. Cela serait démonté vite, jeté bas, emporté, annulé. Il n'est pas nécessaire d'évoquer la catastrophe nucléaire, qui a fini de réduire à des songes creux les philosophies de l'histoire et les visions d'un grand soir œcuménique. Il suffit de se demander combien il faudrait d'années pour qu'ici la forêt recouvre à nouveau tout, pour qu'il ne reste à toutes fins rien de nous, quelques traces à peine perceptibles, des

anomalies du relief et du cours des rivières, une végétation brouillée çà et là par des cultures abandonnées.

De là, je crois, nous tenons notre passion pour l'histoire, pour toutes ses formes petites et grandes et pour tous ses succédanés, notre manie du patrimoine, ce goût de collectionner des meubles incommodes qui ne sont le plus souvent que fatigués, ce ridicule d'édifier des vestiges tout neufs: Upper Canada Village, le Village Québécois d'Antan, la Place Royale à Québec, Shelburne Museum dans le Vermont, il y en a partout, dans chaque province canadienne, dans chaque état américain, de ces «lieux historiques» laborieusement reconstitués quand ils ne sont pas fabriqués de toutes pièces. Souvent, durant la saison touristique, la recherche d'*authenticité* va jusqu'à les peupler de figurants en costume d'époque. Mais nous exagérons encore cette manie. A Chicoutimi, *durant le Carnaval*, c'est toute une ville qui prétend revivre son *histoire* et qui se déguise malaisément en ce qu'elle s'imagine avoir été. Rarement aura-t-il été si patent que l'histoire n'est qu'une représentation, un mélodrame sentimental par lequel nous cherchons à nous donner l'illusion de la durée, à nous persuader que nous allons quelque part puisque nous venons d'autre part, que si nous avons un passé nous aurons peut-être un avenir, que nous ne sommes pas tout entiers promis à la mort et que d'autres nous continueront.

Dans l'Ancien Monde, on rencontre à chaque moment des signes du passé, vestiges et simples traces, empreintes dans la trame physique du monde, rites, façons de vivre et jusqu'aux habitudes de la conversation, quelques arches à demi effondrées d'un aqueduc romain au milieu des vignes près d'un village de Touraine, d'anciens palais, des quartiers sans âge, des cathédrales étageant de leur portail à leur flèche une succession de styles, de vieilles pierres dont les cicatrices vénérables répètent: «permanence, ordre, durée, continuité, humanité». La représentation a plus de tenue, le spectacle est mieux rodé, il

comporte assez de scènes variées — les monarchies, les empires, les révolutions, les républiques — comme un grand cirque à numéros simultanés — à gauche les chiens savants, au centre les dompteurs de fauves, à droite les amazones, au-dessus les funambules et les trapézistes — il n'y a aucun temps mort, on est sans cesse sollicité, jeté d'Antiquité en Moyen Age, de la Renaissance aux Lumières et à la Révolution industrielle, on n'a pas le loisir de s'arrêter à la peinture qui s'écaille sur les accessoires, aux accrocs reprisés dans la toile du chapiteau. C'est pourquoi on aime tant l'Italie, cette quintessence du Vieux Monde : parmi la foule la plus civilisée, des ouvriers qui marchent avec la dignité de sénateurs, des femmes et des hommes d'une admirable élégance qui tiennent leur rôle sur les places parfaitement conçues pour une mise en scène perpétuelle de la vie, des masques qui affichent les passions les plus vives, entre les arcs de triomphe romains, les palais du Quattrocento, les églises baroques, un entassement de monuments divers, on y a plus que nulle part le sentiment que l'histoire continue, que les désastres ne sont pas définitifs puisqu'ils sont tôt ou tard compensés, que si l'Empire tombe l'Eglise le relèvera, lui donnera d'autres formes et d'autres raisons, qu'il y aura toujours des villes, des états, des bibliothèques et des œuvres d'art, des lois et des usages, une civilisation qui persévérera en elle-même par ses métamorphoses indéfinies.

Mais ici, dans nos villages en bois, avec quelques maisons du Régime français en pierres brutes prises dans un mortier qu'il faut réparer tous les dix ans, dans nos villes toutes neuves et déjà démodées, comment parviendrions-nous à croire que nous allons durer, que l'univers est à notre mesure et que nous sommes plus qu'un peu de poussière qui retournera en poussière, autre chose qu'un accident de l'évolution des espèces?

Nous prenons de l'histoire comme un stupéfiant, avec d'autant plus de passion que tout, autour de nous, nous renvoie à notre inconsistance.